

LE 7  
GRAND FRÈRE

DRAME EN TROIS ACTES

EN VERS

PAR

PIERRE ELZÉAR K



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1876

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

# LE GRAND FRÈRE

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'ODÉON  
le 3 Novembre 1876.

## PERSONNAGES

MICHELE .....	MM. SICARD.
ASCANIO.....	GRANDIER.
PIAZZONE.....	POREL.
RENATO.....	TALIEN.
MARTHA.....	M <sup>me</sup> HÉLÈNE PETIT.

Dans les Apennins, vers 1630.



S'adresser, pour la mise en scène, à M. Eugène Bondonis, régisseur général du théâtre de l'Odéon.

N. B. Le premier et le second acte peuvent se jouer dans le même décor.

# LE GRAND FRÈRE

---

## ACTE PREMIER

Salle basse dans une habitation italienne du dix-septième siècle, ouverte au fond sur une terrasse. — Ameublement de vieux chêne; table et escabeaux. — Grand fauteuil. — A droite, fenêtre sur la campagne. — Portes intérieures à droite et à gauche. — Un escalier de bois sculpté conduit à l'étage supérieur. — C'est une après-midi de la fin de mai.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MICHELE, ASCANIO.

Michele est assis près de la table; Ascanio se tient debout devant lui.

MICHELE.

Ainsi tu veux partir?

ASCANIO.

Ne comprends-tu donc pas  
Qu'on peut à vingt-cinq ans se sentir un peu las  
D'avoir toujours vécu, paisible et solitaire,  
Dans ce triste logis la même vie austère,

Que de jeunes désirs vous montent au cerveau,  
Et qu'on veut voir enfin un horizon nouveau ?

MICHELE.

C'est bien, Ascanio ; le bonheur t'importune.  
Tu veux courir le monde, et tenter la fortune ?

ASCANIO.

Oui, je ne puis rester, en silence et de loin,  
Du drame de la vie immobile témoin ;  
Comme un autre à mon tour j'y veux jouer mon rôle ;  
Ces murs accoutumés pour moi sont une geôle,  
Et leur profonde paix est pire que la mort.  
Je suis comme un marin que l'on retient au port,  
Michele, et dût la foudre un jour frapper ma tête,  
Je veux du moins avoir affronté la tempête !

MICHELE.

Ainsi notre foyer ne te suffit plus ? Bien.

ASCANIO.

Michele, libre à toi de ne regretter rien,  
Et d'aimer ce séjour tranquille : mais, mon frère,  
Nous n'avons pas tous deux le même caractère.  
Toi, d'ailleurs, tu n'es pas resté toujours ici ;  
Est-ce que tu n'as pas couru le monde ?

MICHELE.

Si.

Pendant plus de cinq ans, soldat, j'ai fait la guerre.  
Mais je laissais ici mon âme tout entière,  
Mon pauvre Ascanio, car je t'y laissais, toi,  
Toi bien enfant encore, orphelin comme moi.  
Aussi je m'éveillais bien des fois sous la tente  
Avec cette pensée intime et persistante :  
« Que devient-il ? A-t-on bien soin de lui là-bas ?  
» Le cher petit ! » Et quand, la veille des combats,  
Groupés autour des feux du camp, les camarades  
Causaient joyeusement espoirs et nouveaux grades,

## ACTE PREMIER

Je ne songeais qu'au jour splendide et triomphant  
Où je pourrais revoir ton sourire d'enfant !

ASCANIO.

Oh ! va, je le sais bien, tu m'as servi de père,  
Et tu ne doutes pas que je t'aime, j'espère.  
Mais quoi ! je te portais envie au fond du cœur  
De courir librement les chemins en vainqueur.  
Pendant ce temps, à l'heure où le soleil décline,  
Ma grande joie était de monter la colline  
Qui domine le bourg du côté du couchant :  
Là, je plongeais mes yeux dans l'espace, cherchant  
Si je ne pouvais pas dans la brume incertaine  
Découvrir les clochers de la ville lointaine ;  
Je croyais voir surgir des palais enchantés,  
Et j'avais le vertige immense des cités !  
Puis la nuit descendait sur la campagne sombre,  
Tout s'effaçait ; alors je rentrais seul, dans l'ombre,  
Triste, et le lendemain je revenais encor  
Pour voir les fins clochers perçant le brouillard d'or.  
Et tu veux que je reste en ce logis antique,  
Impassible gardien du foyer domestique ?  
Non, frère : tout mon être est attiré là-bas ;  
Excuse ma folie, et ne me retiens pas.

MICHELE, se levant.

Donc, comme un écolier échappé de l'école,  
Tu nous quittes le rire aux lèvres ? Tête folle !  
Tu pars, impatient de voir à l'horizon  
Disparaître le toit de la vieille maison ?  
Mais songes-tu qu'après la mort de son grand-père  
Notre sœur adoptive est seule sur la terre,  
Et que le doux vieillard est bien près du tombeau ?  
Ne m'aideras-tu pas à porter ce fardeau ?  
Il m'est cher, crois-le bien, et je compte y suffire.  
Cependant j'espérais un peu, je dois le dire,  
Que tu voudrais ta part de ce devoir sacré.

## LE GRAND FRÈRE

ASCANIO.

Oui, c'est vrai, j'étais fou. Pardon. Je resterai.

Il rentre chez lui. Michele le suit des yeux.

## SCÈNE II

MICHELE, puis RENATO et MARTHA.

MICHELE, seul.

Il m'en veut, j'en suis sûr, pour ma sagesse amère.  
 Tôt ou tard il suivra le vol de sa chimère :  
 Des essors inconnus tentent son jeune espoir.  
 S'il nous quitte, du moins j'aurai fait mon devoir.

Renato appuyé sur Martha entre de droite.

MARTHA, touchant doucement l'épaule de Michele qui ne les a pas vus.  
 Michele...

MICHELE, se retournant.

Ah! je croyais que vous dormiez, mon père.

RENATO.

Faire la sieste? Fils, les vieux ne dorment guère.  
 Je sens la vie avec le sommeil s'en aller ;  
 Et puis j'ai des soucis dont je veux vous parler.

Il fait un signe à Martha, qui se retire.

## SCÈNE III

RENATO, MICHELE.

RENATO, dans le grand fauteuil.

Voilà neuf ans, j'en garde à jamais la mémoire,  
 Nous avons remporté la dernière victoire.

Comme j'avais reçu deux balles dans le corps,  
 On m'avait laissé seul, mourant, parmi les morts,  
 Tandis que s'éteignait la fanfare lointaine.  
 Vous avez secouru votre vieux capitaine ;  
 Vous m'avez fait porter chez vous, et je vous vois  
 Encore, à mon chevet, pendant de bien longs mois,  
 Luttant avec la mort, pied à pied, sans relâche.  
 Le ciel fit un miracle, et bénit votre tâche.  
 Ce n'est pas tout encor : sachant ma pauvreté,  
 Vous m'avez dit : « Restez ici »... Je suis resté,  
 Car je songeais, Michele, à ma petite-fille,  
 Qui n'avait déjà plus qu'un vieillard pour famille.  
 Dans nos marais sa mère est morte de langueur ;  
 L'enfant lui ressemblait, dolente et sans vigueur,  
 Le sourire un peu triste et la joue un peu pâle ;  
 Et j'avais le cœur plein d'une terreur fatale.  
 Vous m'offriez les fleurs, un air pur, la santé,  
 Et je ne rougis pas de votre charité.

MICHELE.

Vous n'allez pas parler de charité, je pense :  
 C'est nous qui vous devons de la reconnaissance,  
 Car vous avez rendu leur père aux orphelins.  
 Vous ne saurez jamais ce dont nos cœurs sont pleins.  
 Quand le regret des morts nous couvrait de son ombre,  
 Votre enfant nous a fait le vieux logis moins sombre,  
 Et je bénis ce jour consolant et joyeux  
 Où vous avez pris place au fauteuil des aïeux.

RENATO.

Cette place, je n'y vais plus demeurer guère.  
 Il est temps de revoir mes vieux amis de guerre :  
 Tous déjà sont là-haut, et je suis en retard ;  
 Aussi c'est sans frayeur que j'attends le départ.  
 Mais Martha n'est plus une enfant ; c'est une femme,  
 Quand je ne serai plus...

Mouvement de Michele.



Ah ! je connais votre âme,  
 Michele ; l'aïeul mort, vous garderez l'enfant.  
 Mais ce que le cœur veut, la raison le défend.  
 C'est une tâche, allez, ingrate et difficile,  
 Jeunes gens, qu'affronter la calomnie habile.  
 Je n'ai jamais douté de vous ; mais l'on dira  
 Bien des choses peut-être, et l'enfant souffrira.

MICHELE.

Oui, vous avez raison. Ah ! laissez-moi vous faire  
 Un aveu que depuis trop longtemps je diffère.  
 Vos angoisses, mon cœur les éprouvait aussi :  
 Martha, vous le savez, est mon plus cher souci.  
 Pour moi qui n'ai connu, dans mon enfance amère,  
 Ni l'amour d'une sœur, ni l'amour d'une mère,  
 Et qui plus tard, jeune homme, ai toujours vécu seul  
 Dans mon austérité comme dans un linceul,  
 Pour mon cœur ignorant des tendresses de femme,  
 Martha fut le réveil et la céleste flamme :  
 J'existe enfin, depuis cet instant fortuné  
 Où vous m'avez permis d'être son frère aîné.  
 Son frère ! Ah ! ce n'est pas le mot que je dois dire :  
 Les frères n'aiment pas avec un tel délire.  
 Ce feu que lentement j'ai senti s'allumer,  
 Je ne sais pas de nom qui le puisse nommer ;  
 Aucun n'est assez pur, assez plein de caresses ;  
 Car mon amour est fait de toutes les tendresses :  
 J'aime à la fois en elle, ineffable douceur !  
 Et l'enfant, et l'amante, et l'épouse, et la sœur !

RENATO.

Vous l'aimez ! vous l'aimez ! Soyez béni !

MICHELE.

Mon père !

RENATO.

C'était tout mon espoir, mon cher fils : votre frère

Est frivole et léger ; c'est vous, Michele, vous  
Que mon ambition lui rêvait pour époux.  
Martha sait-elle?

MICHELE.

Non ; je n'ai rien dit encore.

RENATO.

Mais elle a deviné sans doute?

MICHELE.

Je l'ignore.

RENATO.

Elle est souvent pensive, à ce qu'il m'a semblé.

MICHELE.

Ni ma bouche jamais ni mes yeux n'ont parlé.  
Il m'a pris bien des fois l'irrésistible envie  
De lui dire qu'elle est mon espoir et ma vie ;  
Ce secret sur mon cœur pesait en m'étouffant...  
Je me taisais toujours, honteux comme un enfant.

RENATO.

Par le ciel ! vous étiez au feu plus intrépide.  
Laissez-moi lui parler, mon amoureux timide.

MICHELE.

Non, ne lui dites rien. Attendez, attendez.  
C'est mon bonheur joué sur un seul coup de dés,  
Et j'ai peur. Il suffit souvent d'une parole  
Trop hâtive, et l'amour effarouché s'envole.  
Elle n'y songe pas. Prenez garde. Il vaut mieux  
Ne rien presser. Mon front se ride, et je suis vieux  
Déjà : peut-être a-t-elle, incertaines encore,  
De jeunes visions de fraîcheur et d'aurore,  
Et ses yeux, éblouis de rêves rayonnants,  
Verraient avec pitié mes cheveux grisonnants !  
Mon père — je vous en conjure — prenez garde :

C'est tout mon avenir que cet aveu hasarde ;  
Si vous avez aimé, vous me comprenez bien :  
Elle pourrait sourire... oh ! ne lui dites rien !

RENATO.

Martha vous aimera, n'ayez aucune crainte,  
Michele ; dites-lui votre amour sans contrainte.  
Je voudrais en mourant la laisser dans vos bras :  
Or je me sens bien faible, et la mort n'attend pas.

MICHELE.

Père !

RENATO.

Si vous voulez — la journée est si belle ! —  
Nous ferons quelques pas dehors en causant d'elle.  
L'air est tiède. Voyez : pas un nuage aux cieux.  
Nous aimons le soleil, nous autres pauvres vieux.

Renato se lève, appuyé sur Michele. Sur le seuil de la porte ils rencontrent Piazzone.

## SCÈNE IV

MICHELE, RENATO, PIAZZONE.

MICHELE.

Ah ! Piazzone, c'est toi.

RENATO.

Quel bon hasard t'envoie,

Bohémien ?

PIAZZONE.

Seigneurs, à tous salut et joie !

RENATO.

Merci.

ACTE PREMIER

9

MICHELE.

Mon frère est là, si tu veux le voir.

PIAZZONE.

Bon.

RENATO.

Restes-tu quelques jours auprès de nous?

PIAZZONE.

Oh! non.

J'ai voulu vous donner le bonjour au passage,  
Et je repars ce soir.

MICHELE.

Toujours fou?

PIAZZONE.

Toujours sage.

Renato et Michele sortent par le fond.

SCÈNE V

PIAZZONE, ASCANIO.

Ascanio paraît au seuil de la porte à gauche.

ASCANIO.

Piazzone!

PIAZZONE.

Ascanio!

ASCANIO.

J'ai reconnu ta voix.

Te voilà de retour enfin! je te revois!  
Comme je t'attendais! quand tu passes la porte,  
Il me semble que ton sourire nous apporte  
Comme un jeune rayon de joie et de soleil,  
Frère, et que je dormais, et que c'est le réveil!

1.

PIAZZONE.

Eh bien? depuis deux mois, quoi de nouveau?

ASCANIO.

Tu railles :

Le nouveau n'entre pas dans ces vieilles murailles;  
 Et je me creuserais trois heures le cerveau  
 Sans te pouvoir jamais raconter du nouveau.  
 Mais toi qui librement, loin du joug qui me pèse,  
 Heureux insouciant, cours le monde à ton aise,  
 Toi l'hôte habituel de ces grandes cités  
 Vers qui s'en vont toujours mes désirs exaltés,  
 Conte-moi l'existence enivrante, divine,  
 Que mon rêve obsesseur entrevoit et devine;  
 Parle à mon cœur troublé de ce rêve inconnu :  
 Tu m'apportes la vie! ah! sois le bienvenu!

PIAZZONE.

A vrai dire j'avais la secrète espérance  
 De te trouver, non plus ici, mais à Florence.

ASCANIO.

N'en parlons pas. Je suis lié par un devoir.

*Serrant les mains de Piazzone.*

C'est égal! j'avais bien besoin de te revoir.

PIAZZONE.

Et moi!

*Ascanio met sur la table à gauche une bouteille et deux verres. Piazzone, assis près de la table.*

Mais, dans ces lieux quelle paix sans mélange!  
 Par Vénus! je me sens pousser des ailes d'ange.  
 Non, je n'ai jamais vu de pays, Dieu merci!  
 Plus effroyablement calme que celui-ci.  
 Vierge sainte! on y vit en pleines Géorgiques.  
 On s'y sent pénétrer de sommeils léthargiques.  
 Tout à l'heure, en montant le sentier tortueux,  
 J'ai croisé deux bourgeois, lents et majestueux :

La sottise trônait sur leur figure épaisse ;  
 De leurs petits yeux ronds clignotant dans la graisse  
 Vers le couchant en flamme et vers l'immensité  
 Ils regardaient, sans voir, avec stupidité,  
 Béats, et discutaient sur le prix du fromage.  
 Et je songeais à toi. C'est ta future image.  
 Admire-les : comme eux sans doute tu pourras,  
 Paisible, promener ton ventre à petits pas.  
 Mais, avant de goûter ces douceurs enivrantes,  
 Il faudra travailler pour amasser des rentes,  
 Et payer chèrement ce droit de te croiser  
 Les mains sur ta bedaine, et de te reposer.  
 Il faudra labourer ton champ, piocher ta vigne.  
 Est-ce à cet avenir que ton cœur se résigne ?  
 Est-ce là l'idéal où s'élancent tes vœux ?  
 Soit. Mais songes-y bien, mon garçon, si tu veux  
 Enfermer ta jeunesse ainsi dans une boîte :  
 L'esprit se rétrécit quand la vie est étroite,  
 Prends-y garde, et bientôt, à ces brutes pareil,  
 Tu ne comprendras plus les couchers de soleil !  
 Va, tu n'es qu'un enfant sans force et sans courage ;  
 Devais-tu pas me suivre à mon dernier voyage ?  
 C'était bien convenu. Je ne l'ai pas rêvé.  
 Pourquoi ce changement ? que t'est-il arrivé ?  
 Quel charme te retient dans ce cachot morose ?

ASCANIO.

Si tu m'aimes, tais-toi.

PIAZZONE.

Soit. Parlons d'autre chose.

Ce vin est excellent.

Ascanio lui remplit son verre.

Merci.

Il boit.

Te souvient-il

De la fête du lac, ce dernier mois d'avril ?

— Tu m'écoutes, je vois, et tu dresses la tête. —  
 La duchesse Fiamma voulut voir cette fête :  
 Elle y vint; c'est alors que tu la rencontra,  
 Et son bras, grâce à moi, se posa sur ton bras.  
 Vous avez fait un tour ainsi sous les charmillés,  
 Tout seuls; on entendait rire les jeunes filles,  
 Et la lune à travers les rameaux argentés  
 Versait l'apaisement de ses blanches clartés.  
 Sur les gazons fleuris et sous la treille sombre  
 Vous marchiez : ses yeux noirs étincelaient dans l'ombre,  
 Et, tremblant, tu sentais ton cœur, ton jeune cœur  
 Éperdu, s'embraser à leur éclat vainqueur,  
 Tandis qu'au lointain bleu, parmi les girandoles,  
 Glissait le tourbillon des vagues farandoles,  
 Jeunesse qui s'éveille et chante! rêve ardent!  
 N'ayant pas sous la main de meilleur confident,  
 Ivre encor du parfum subtil de cette femme,  
 Dans ton premier transport tu m'as ouvert ton âme,  
 Et je me souviens, moi, si tu l'as oublié,  
 De ce soir de printemps qui fit notre amitié.

ASCANIO.

A quoi bon mettre ainsi mon orgueil à l'épreuve,  
 Et retourner le fer dans ma blessure neuve?  
 Laisse un rêve insensé s'envoler pour toujours.

PIAZZONE.

Si ce n'est pas pour lui parler de ses amours,  
 A quoi sert un ami? Pourtant, si je t'ennuie,  
 Je le veux bien, causons du beau temps, de la pluie,  
 Des Grisons révoltés, de ce que tu voudras.

ASCANIO.

Pardon. Je souffre, ami; va, ne m'en veuille pas.

PIAZZONE.

Oui, je le vois, tu sens dans ton âme ravie  
 L'expansion soudaine et brusque de la vie;

Elle bouillonne, et fait tressaillir ton cerveau,  
 Comme le sol qui germe au temps du renouveau.  
 C'est la barque paisible où sommeillait ton rêve  
 Que le vent tout à coup pousse loin de la grève ;  
 C'est la vague qui s'enfle ; au fond du firmament  
 C'est un rivage d'or qui surgit lentement.  
 Allons ! beau matelot ! debout ! ouvre tes voiles !  
 Au large ! n'as-tu pas deux beaux yeux pour étoiles ?

ASCANIO, après un silence.

Je te sais gré d'avoir parlé de cet amour ;  
 Car j'y pense la nuit, et j'y pense le jour.  
 Je me suis dit souvent qu'il vaut mieux que j'oublie,  
 Que je suis un enfant, que c'est une folie...  
 Le souvenir me mord et ne me lâche pas.  
 Qu'est-ce que c'est pourtant ? moins que rien, quelques pas  
 Faits ensemble un doux soir d'avril au clair de lune,  
 Mon baiser effleurant sa chevelure brune  
 — Car ma lèvre tremblante a frôlé ses cheveux —  
 Et puis... ah ! c'est risible ! — Eh bien non ! je la veux !  
 Je la revois toujours, cette nuit étoilée ;  
 Je marche encore à ses côtés dans cette allée  
 Obscure où j'ai laissé mon cœur et ma raison,  
 Et dans l'enivrement de la jeune saison  
 J'entends l'écho du bal en notes étouffées  
 Arriver jusqu'à nous par subites bouffées.  
 Je l'aime ! ah ! je suis fou : qu'importe ? mon sang bout !  
 Et ce baiser furtif, c'est ma vie après tout !

Piazzone boit de temps à autre en écoutant. Il a rempli le verre d'Ascanio, qui boit machinalement, et s'assied près de la table.

Écoute : laisse-moi te mettre à nu mon âme.

La duchesse m'attire encor plus que la femme,

Car je suis orgueilleux, frère, et ma passion

S'accroît de tout l'élan de mon ambition.

J'aime sa majesté patricienne et fière :

Ses grands yeux ont la flamme, et son front la lumière :

Elle est l'intelligence et l'amour à la fois.



Quand ma fièvre l'évoque, ami, quand je la vois,  
Un vertige me hante, et dans les cieus paisibles  
J'entends sonner l'appel de clairons invisibles!

PIAZZONE.

A la bonne heure enfin! Te voilà grand et fier,  
Superbe, et secouant tes bras nerveux dans l'air!  
Ton sein, où la jeunesse impatiente vibre,  
Bondit à coups pressés : suis-moi ; partons ; sois libre !

La main sur l'épaule d'Ascanio.

Pauvre captif, j'arrive en messager d'espoir.  
Si tu veux, nous serons à Florence ce soir,  
Demain chez la duchesse... Eh! oui, car elle t'aime,  
Ou t'aimera bientôt, ce qui revient au même.

ASCANIO.

Tu railles?

PIAZZONE.

Elle m'a parlé de toi souvent.

ASCANIO.

Elle!

PIAZZONE.

Je suis, tu sais, son écuyer servant  
Et son poète. J'ai toute sa confiance.  
Elle t'aime : crois-en ma vieille expérience.  
On ne rencontre pas encore tous les jours  
De pareils amoureux et de pareils amours.  
Ta figure n'est pas de celles qu'on oublie,  
Et parfois elle songe avec mélancolie,  
Parmi l'essaim frivole autour d'elle pressé,  
Au jeune cavalier du mois d'avril passé.  
Elle te sourira dès le seuil de la porte.  
C'est une âme hardie, aventureuse et forte,  
Que jusqu'ici jamais peut-être on ne comprit.  
Espère.

ASCANIO.

Mais... le duc?

PIAZZONE.

Le duc a de l'esprit.

Viens-tu?

ASCANIO.

Non.

PIAZZONE.

Qu'as-tu donc enfin qui te retienne?  
A moins que les yeux bleus qu'à travers la persienne  
J'ai vu briller là-haut... L'habitude parfois  
Tient lieu d'amour : voilà dix ans que tu la vois :  
Je sais bien qu'elle a l'air un peu niais.

ASCANIO.

Prends garde,

Piazzone.

PIAZZONE.

Bon, j'ai tort. La chose te regarde  
Après tout. Réfléchis. Il en est temps encor.  
Qui sait? Peut-être as-tu sous la main un trésor.  
Reste ici : le climat est sain ; prends-la pour femme.  
Moi je me chargerai de ton épithalame,  
Et je vous vêtirai de rythmes enchantés,  
Ivresses du ménage, honnêtes voluptés!  
Labourer les sillons que labourait ton père;  
Le ciel sera clément et la moisson prospère;  
Ta femme te fera chaque année un marmot.  
Ce sera ravissant. Soit : je ne dis plus mot.

ASCANIO hausse légèrement les épaules, puis, après un silence.

C'est vrai, j'ai quelquefois cru voir des éclairs vagues  
Dans son regard pareil au reflet bleu des vagues.  
Je m'étais abusé : Martha n'est qu'une enfant;  
Mais, à défaut d'amour, mon respect la défend.

PIAZZONE.

Restes-en au respect, va, crois-moi, c'est plus sage,  
Et tu n'es pas encor mûr pour le mariage.  
C'est l'amour qu'il faut suivre, et voilà bien longtemps  
Que son clair timbre d'or a sonné tes vingt ans!

ASCANIO, résolûment, après un regard jeté autour de lui.

Je pars.

PIAZZONE.

Vierge Marie! Ouf! ce n'est pas sans peine.  
Ne change pas d'idée au moins. Brusquons la scène.  
Adieu, tièdes vallons! Adieu, taillis épais,  
Où mon âme a connu l'innocence et la paix!  
Adieu, toit paternel, adieu! — C'est fait. — En route!  
Va prendre ton épée et nous partons.

ASCANIO.

Écoute.

Je voudrais que Michele ignorât mon départ.  
Va m'attendre au tournant du chemin.

PIAZZONE.

Il est tard.

Sois prompt.

ASCANIO.

A tout à l'heure.

Il serre la main de Piazzone, et entre à gauche. — Piazzone sort par le fond.

## SCÈNE VI

MARTHA, puis ASCANIO, puis PIAZZONE.

MARTHA. Elle arrive de droite, et va ouvrir la grande fenêtre, par laquelle  
entre le soleil.

O la belle soirée!

La montagne là-bas semble toute dorée,

Et le soleil descend derrière la forêt.  
— Hélas! Il n'a jamais deviné mon secret.  
Vers de brillants espoirs son âme est entraînée.

ASCANIO, sortant de gauche, avec son épée, le manseau sur l'épaule.  
Allons. — Martha!

MARTHA.

C'est vous? Toute la matinée  
On ne vous a pas vu. Que nous avons-vous fait?

ASCANIO.

Rien.

MARTHA.

Vous êtes sorti dès le jour.

ASCANIO.

En effet :

Je désirais marcher par les plaines fleuries;  
Je souffrais.

MARTHA.

Oui, toujours vos sombres rêveries.  
Vous avez des chagrins, n'est-ce pas? Je le vois.

ASCANIO, à part.

Je n'avais pas pris garde au charme de sa voix.

MARTHA.

Mais pourquoi ce manteau?

ASCANIO, après un peu d'hésitation.

Je pars, chère petite.

MARTHA.

Vous partez?

ASCANIO.

Oui, je pars; il faut que je vous quitte.  
Je suis las du bonheur. Les brises du midi

Caressent ce versant de leur souffle attiédi;  
 J'ai depuis trop longtemps, loin du bruit, loin des villes,  
 Respiré les senteurs de ces brises tranquilles;  
 Je veux enfin franchir la colline; je veux  
 Sentir le vent du nord me fouetter les cheveux.

MARTHA.

Vous partez? Avez-vous prévenu votre frère?

ASCANIO.

Non; je crains son regard plein de pitié sévère;  
 Mais je compte sur vous, Martha, sur vous, ma sœur,  
 Pour le lui dire avec votre exquise douceur.  
 — Qu'avez-vous?

MARTHA.

Vous partez? mais ce n'est pas possible!  
 Et vous voulez encor qu'on y soit insensible?  
 Quand nous reviendrez-vous? Reviendrez-vous jamais?  
 Hélas!

ASCANIO.

Je reviendrai bientôt, je le promets.  
 Mais laissez-moi partir sans tarder davantage;  
 Vos paroles, Martha, m'enlèvent mon courage,  
 Et je lis dans vos yeux, comme un suprême appel,  
 Les reproches muets du foyer paternel.  
 Adieu.

Martha chancelle.

Martha!

Il va à elle, la soutient et la regarde longuement avec tendresse.

PIAZZONE, paraissant au fond, sur le seuil de la porte.

Que fais-tu donc? Voici ton frère.  
 Veux-tu l'attendre?

ASCANIO.

Non. Adieu!

Il suit Piazzone.

## SCÈNE VII

MARTHA, puis MICHELE et RENATO.

MARTHA.

Elle reste un instant sans pouvoir parler, les yeux pleins de larmes, puis, en chancelant, va s'appuyer à un meuble, à l'extrême gauche, en murmurant d'une voix étouffée.

Parti!

Renato paraît, appuyé sur Michele. — Ils s'arrêtent un instant sur le seuil. — Martha essuie rapidement ses yeux.

MICHELE.

Mon père,

Appuyez-vous sur moi.

RENATO, avançant péniblement.

C'est vrai, je me sens las,  
Voyez, pour avoir fait seulement quelques pas.

Michele l'assied dans le grand fauteuil.

Avancez le fauteuil là... vers cette fenêtre,  
Dans le soleil.

Michele pousse le fauteuil devant la grande fenêtre, par laquelle entrent les rayons obliques du soleil couchant.

C'est la dernière fois peut-être,  
Amis, qu'auprès de vous je puis ainsi m'asseoir,  
Et jouir de la paix consolante du soir.

Bas à Michele, montrant Martha.

Croyez-moi, c'est un cœur intelligent et grave.  
Allons, il est grand temps de parler. Soyez brave.

MICHELE.

Que votre volonté soit faite.

Il va à Martha et lui parle rapidement, à mi-voix.

Écoutez-moi,

Martha, si dans mon cœur vous êtes jamais foi.  
 Votre grand-père veut que vous soyez ma femme :  
 Je ne demande pas le secret de votre âme ;  
 Songez-y seulement, Martha, si vous l'aimez,  
 Feignez de consentir aux vœux qu'il a formés.  
 Vous me comprenez bien ? Libre quoi qu'il advienne,  
 Mettez sans hésiter votre main dans la mienne,  
 Chère enfant, et plus tard vous déciderez, vous,  
 Lequel vous préférez du frère ou de l'époux.

Martha, toute troublée, regarde Michele avec reconnaissance et va répondre,  
 quand Renato se retourne vers eux.

RENATO.

Viens près de moi, Martha ; donne-moi ta main ; donne.  
 Michele, approchez-vous. Cette main, ma mignonne,  
 Est-elle bien à toi ? Quelqu'un des beaux garçons  
 Qui dansent avec toi quand on danse aux chansons  
 — Sois franche — ne l'a-t-il pas demandée encore ?

MARTHA.

Grand-père....

RENATO, tenant toujours la main de Martha.

Je ne puis pas savoir, moi ; j'ignore  
 Ce que disent les soirs d'été les jeunes gens ;  
 Mais je sais que pour eux il faut être indulgents.  
 Avant tout tu dois prendre un époux à ta guise.  
 Cette petite main, voyons, l'as-tu promise ?

MARTHA.

Non, grand-père.

RENATO, mettant la main de Martha dans celle de Michele.

Eh bien donc, mets-la dans celle-ci.

MARTHA.

Votre volonté, père, est la mienne.

RENATO.

Merci

Tous deux pour le bonheur dont vous m'emplissez l'âme,  
Mes chers enfants. Michele, embrassez votre femme.

Michele, très-ému, baise le front de Martha.

Je ne verrai pas mes petits-fils. Je suis vieux,  
Moi; je pars; vous, vivez. Votre amour sérieux  
Est de ceux dont on parle auprès des tombes neuves;  
Et, se ressouvenant des humaines épreuves,  
Les morts tressaillent quand sur le sombre gazon  
Passent deux amoureux dans la belle saison.  
Je l'ai connue aussi cette suprême joie :  
— Le ciel souvent reprend trop tôt ceux qu'il envoie —  
Mais le souvenir cher de mes jeunes amours  
De son tiède rayon a doré mes vieux jours.  
De celle qui m'aima la mémoire bénie  
Me console et me garde ainsi qu'un bon génie,  
Et parfois je crois voir, calme et silencieux,  
Son fantôme adoré montrant du doigt les cieux.  
Aussi je vais partir sans crainte et sans souffrance;  
L'ombre qui s'épaissit est pleine d'espérance;  
Des ailes de bonté planent autour de nous,  
Et mon cœur se confie au Dieu clément et doux.

Sa voix s'affaiblit; il regarde le ciel empourpré des dernières lueurs du couchant.

MARTHA.

Père, vous pâlissez!

MICHELE.

Je vais jusqu'à la ville  
Chercher maître Andréa.

RENATO.

Non, non, c'est inutile.  
Restez auprès de moi, mon fils; pas d'étranger;  
Aucun remède humain ne peut me soulager.



## LE GRAND FRÈRE

MICHELE.

Ascanio du moins... Où donc est-il?

MARTHA.

Ah!

MICHELE, traversant la scène et entrant chez Ascanio.

Frère!

Frère!

Michele rentre en scène; ses yeux rencontrent ceux de Martha.

MARTHA, à demi-voix.

Parti!

MICHELE.

Parti!

MARTHA.

Ne soyez pas sévère.

MICHELE.

Sans un seul mot! Parti! cruelle déraison!  
Lorsque la mort peut-être entre dans la maison!

---

## ACTE DEUXIÈME

Un paysage des Apennins, rafraîchi par une source. — De grands arbres; d'épais buissons. — Genêts et bruyères. — Un banc de rocher. — Sur le devant, à gauche, un pin parasol. — Plus loin, au fond, la maison du premier acte; on ne voit que la terrasse en maçonnerie, à l'italienne, à laquelle on monte par quelques marches; autour des piliers s'enroule la vigne vierge. — C'est le matin.

### SCÈNE PREMIÈRE

MICHELE, seul.

Il est debout contre un arbre, les bras croisés, et regarde l'orient.

Un an! c'est aujourd'hui le double anniversaire,  
La mort et le départ. Ah! tout mon cœur se serre...  
Un an! Et pas un mot, rien; ce n'est qu'aujourd'hui  
Que je reçois enfin des nouvelles de lui,  
Et par un étranger, un voyageur qui passe.  
Tristes nouvelles! Oui, la vérité dépasse  
Encor, Dieu m'est témoin, tout ce que je rêvais :  
L'oisiveté, l'intrigue, et les amours mauvais.  
Nous ne le verrons plus. Tu n'as que moi sur terre,  
Pauvre enfant, pour veiller sur ton deuil solitaire :

Mais sois tranquille, va, je t'aime : ne crains rien.  
 Oui, je t'aime, Martha : je te garderai bien !

Les matines sonnent au loin. Martha parait sur la terrasse.

## SCÈNE II

MICHELE, MARTHA.

MICHELE.

Déjà debout ?

MARTHA, descendant.

Je dois aller au cimetière.

MICHELE.

C'est vrai ; mais le brouillard baigne encor la clairière ;  
 Regarde : la rosée a trempé les gazons.  
 Viens ici, mets ta main dans la mienne, et causons,  
 Tandis que l'aube tremble à travers la feuillée.

Ils s'asseyent sur le banc de rocher.

MARTHA.

Voilà déjà longtemps que je suis éveillée ;  
 J'attendais qu'il fit jour, et je pensais à toi.

MICHELE.

A moi ?

MARTHA.

Depuis un an que tu veilles sur moi,  
 Ton amitié m'a fait la tristesse légère ;  
 Je ne suis cependant pour toi qu'une étrangère,  
 Et tu m'as consolée avec une douceur  
 Comme on n'en aurait pas même pour une sœur.  
 Aussi je me faisais ce reproche à moi-même

De ne pas t'avoir dit assez combien je t'aime,  
Et, songeant à ton fier et simple dévouement,  
Je me sentais le cœur plein d'attendrissement,  
Cher Michele !

MICHELE.

Martha ! chère Martha !

MARTHA.

Mon frère !

Michele tressaille, et se lève, tenant les mains de Martha dans les siennes.

MICHELE.

Oui, ton frère, toujours : tu le veux bien, j'espère ?

Un silence. Michele fait quelques pas, maîtrisant son émotion, puis revient à Martha, qui le suit des yeux.

Puisque tu te faisais des reproches ainsi,  
Chère enfant, eh bien, moi, je t'en veux faire aussi.  
La mort de ton aieul n'est pas ta seule peine ;  
Quand on meurt comme lui de cette mort sereine,  
Bénissant ceux qu'on aime, et sûr de les revoir,  
Le chagrin des adieux s'adoucit par l'espoir.  
Je sais que sur ce point ma pensée est la tienne,  
Martha ; je te connais le cœur d'une chrétienne,  
Et j'ai bientôt compris que d'intimes douleurs  
Renouvellent la source amère de tes pleurs.

MARTHA.

Tu te trompes.

MICHELE.

Pourquoi ce mensonge en ta bouche ?  
Je souffre de te voir avec moi si farouche.  
Ah ! s'il vivait, le bon vieillard aux cheveux blancs,  
Mignonne, il te prendrait sur ses genoux tremblants ;  
Sa tendresse vaincrait cet obstiné silence,

Et ton cœur subirait la douce violence.  
 Qu'est-ce donc qui t'arrête ? Est-ce crainte... ou mépris ?  
 Est-ce que mes cheveux me sont pas assez gris ?

MARTHA.

Mais je craignais...

MICHELE.

Voyons ; tu vas parler, j'espère.

*Avec un sourire triste.*

Tu peux me dire tout comme à ton vieux grand-père.

MARTHA.

Pardonne-moi, c'est vrai, j'avais tort ; je le vois.  
 Si tu pouvais savoir... j'ai voulu bien des fois  
 Te dire... Je pensais : Il devine sans doute.

MICHELE.

Je ne devinais pas.

*Tendrement.*

Parle, allons, je t'écoute.

MARTHA.

Mais... ton frère...

MICHELE.

Pourquoi parler encor de lui ?  
 Je ne le connais plus, l'ingrat qui s'est enfui  
 Sans un regret peut-être, et sans un adieu même !

MARTHA, à mi-voix.

Si je parle de lui, c'est parce que je l'aime.

MICHELE.

Tu l'aimes ? Pauvre enfant !

*A part.*

Malheur sur moi ! malheur !

Ainsi c'est lui, c'est lui qui m'a volé son cœur !

A Martha.

Je ne devinais pas : oh ! non, tu peux m'en croire,  
Je ne devinais pas. Si j'ai bonne mémoire,  
Jamais entre vous deux... que s'est-il donc passé ?  
Que t'a-t-il dit ? Qu'a-t-il promis ? ah ! l'in sensé !

MARTHA.

« Je reviendrai bientôt, » m'a-t-il dit ; je suis folle  
Peut-être, et cependant j'ai foi dans sa parole.  
Je l'aime tant ! Et puis, au moment des adieux,  
Mes yeux mouillés de pleurs ont rencontré ses yeux,  
Et c'est dans ce regard plus que dans sa voix même  
Que je puise ma force et mon espoir suprême ;  
Je serai patiente, et l'attendrai longtemps ;  
C'est sur la foi de son regard que je l'attends.

MICHELE.

Tu l'attends ! tu l'attends ! Quand les passions viles  
Poussent un cœur ardent dans la fièvre des villes,  
Tu penses qu'abdiquant sa douce liberté,  
Un beau jour il retourne au nid qu'il a quitté ?  
Depuis qu'il est parti pour courir l'aventure,  
Qui sait où l'a conduit son caprice ? Sois sûre  
Qu'il ne se doute pas que ton cœur virginal  
A pris pour un serment l'adieu froid et banal !  
Ne comprendras-tu pas que c'est une folie  
Que ta fidélité, Martha, pour qui t'oublie,  
Que tu peux regarder pendant vingt ans là-bas,  
Que tout est bien fini, qu'il ne reviendra pas ?  
A quoi bon te bercer d'inutiles chimères ?

Martha pleure.

Ma sœur, pardonne-moi ces paroles amères ;  
Tu pleures maintenant, et je t'ai fait du mal.

MARTHA.

Tu n'as que trop raison.

MICHELE.

Non, je suis un brutal ;

Mais j'aurais désiré que l'ennui qui te ronge  
Fût facile à guérir.

MARTHA.

Je faisais un beau songe.  
Tu m'éveilles ; tant mieux ; va, tu fais ton devoir.

MICHELE.

Ah ! ne m'écoute pas : conserve ton espoir,  
Ma fille, et mets en moi ta confiance entière.

MARTHA.

Si tu veux, il est temps d'aller au cimetière.  
— Hélas ! nous devrions être trois aujourd'hui.

MICHELE.

Allons, chère petite, et nous prions... pour lui !  
Ils s'éloignent par le fond à gauche.

### SCÈNE III

ASCANIO, seul.

Il s'approche d'un pas rapide à travers les arbres, puis s'arrête, pâle, chancelant,  
les yeux vers la maison.

La voilà !... la voilà ! la maison adorée,  
Souriante, et par l'aube indulgente dorée.  
Nid tiède dont mon cœur frileux a tant besoin,  
Va, je n'espérais plus te voir !... cher petit coin !  
Tout ce que je respecte est là... tout ce que j'aime.

Il s'assied sur un rocher, près de la source.

Je te retrouve, ô doux vallon, toujours le même.  
Je suis parti d'ici par un jour tout pareil,  
Par ce même printemps et ce même soleil !  
Vous soufflez sur mon front, brises toujours égales ;  
Les pins comme autrefois résonnent de cigales ;

Car tu ne vieillis pas, nature, et les saisons  
 Ramènent tous les ans tes blanches floraisons.  
 Mais moi, quel changement! Arbres de ma jeunesse,  
 Est-il quelqu'un de vous encor qui me connaisse ?  
 Et toi qui dans la mousse humide et le cresson  
 Chantes, comme autrefois, ta joyeuse chanson,  
 Source au sable d'argent où bleuit la pervenche,  
 Reconnais-tu celui qui sur tes flots se penche,  
 O toi qui reflétas mon sourire d'enfant ?

Il se penche sur la source, et s'y regarde.

Hélas!... Oh! je sens là comme un poids étouffant.  
 Bonheur si proche... et si lointain! chères années!  
 Mon pauvre cœur est plein d'espérances fanées.  
 Pénétrez doucement ce cœur tremblant et las,  
 Parfums des anciens jours et des jeunes lilas!

## SCÈNE IV

ASCANIO, PIAZZONE.

PIAZZONE, arrivant du même côté qu'Ascanio.

Ouf!.. Tu m'as essoufflé. La fièvre t'accompagne!  
 Rencontrant des amis qui partent en campagne  
 Ce soir même, je trinque au seuil du cabaret,  
 Et tu cours comme un lièvre à travers la forêt!  
 Veux-tu donc éveiller les gens avant l'aurore?  
 Eh bien! tu n'entres pas?

ASCANIO.

Non; attends. Pas encore.

PIAZZONE.

Quel fou! Tu vas me dire enfin, j'y compte bien,  
 Pourquoi je suis ici: car je n'y comprends rien.  
 Brusquement cette nuit tu m'éveilles; mon rêve



Était... mahométan ; n'importe, je me lève,  
 Et je te suis parmi les carrefours obscurs.  
 Tu ne dis rien. Bientôt nous dépassons les murs :  
 Alors, tremblant de rage : « Écoute, cette femme  
 Me trompe ; allons-nous-en d'ici ; c'est une infâme ! »  
 Et tu repars comme un spectre silencieux,  
 Avec une lueur étrange dans les yeux.  
 Nous marchons tous les deux pendant la nuit entière.  
 L'aube naît ; nous marchons dans sa tiède lumière :  
 Moi je n'en puis plus ; toi, les yeux toujours ardents,  
 Tu montes jusqu'ici sans desserrer les dents.  
 — Mon élève, mon fils, pourquoi cette détresse  
 Profonde ? Parce que tu perds une maîtresse ?  
 Jadis cette aventure absurde m'arriva :  
 J'adorais une femme, ayant nom Oliva ;  
 Mais un soir, sur le bord de la mer, un pirate  
 L'enleva — non, le terme est impropre — l'ingrate  
 Y mit, dit-on, beaucoup de bonne volonté.  
 J'étais jeune, et le coup fut rude en vérité :  
 Devais-je cependant m'aller briser la tête  
 Contre un mur ? Je trouvai le remède assez bête.  
 Il me restait aussi ce suprême recours  
 De maudire le ciel aveugle et les dieux sourds ;  
 Mais, tout en respectant la sainte Providence,  
 Je n'oserai jamais — coupable outrecuidance ! —  
 Croire qu'expressément elle se réserva  
 De veiller sur les faits et gestes d'Oliva ;  
 La pauvre Providence aurait beaucoup à faire.  
 Je pris donc ce parti très-bourgeois de me taire ;  
 Je cherchai l'aventure, et j'allai voyageant  
 Par tous pays, lourd de chagrin, léger d'argent.  
 Bientôt pourtant le sort clément me vint en aide,  
 Et dans ce philtre d'or je trouvai mon remède.

Il montre une gourde qu'il a à la ceinture.

Ardent et savoureux comme était son baiser,

Grâce à lui j'ai senti mon chagrin s'apaiser ;  
Il évoque en mon âme un souvenir sans fièvre.  
Et c'est comme l'essence exquise de sa lèvre,  
Aussi j'en ai toujours une provision  
Dans ma gourde ; je sens la chère illusion  
De sa bouche en humant cette liqueur vermeille,

Il boit une gorgée.

Et je porte avec moi mon amour en bouteille.

ASCANIO.

Piazzone, un seul instant mets tes yeux sur mes yeux,  
Et tu me parleras d'un ton plus sérieux.

PIAZZONE.

Oui, tu souffres, c'est vrai. Duchesse que Dieu damne!

ASCANIO.

Ah! ne me parle plus de cette courtisane :  
Elle n'est même pas digne de mon mépris.  
Elle m'avait volé mon cœur : je l'ai repris.  
J'ai rompu le filet perfide dont ses tresses  
M'enlaçaient ; je maudis ces honteuses ivresses,  
Et cette volupté basse où je m'énervais,  
Ces yeux menteurs, ce sein lourd de désirs mauvais,  
Ces carresses, poison subtil et délétère,  
Et toutes les rancœurs de ce lâche adultère !

PIAZZONE.

Je tombe de la lune. Ah ça, mais est-ce toi  
Qui parles? Qu'as-tu donc?

ASCANIO.

J'ai qu'il fait clair en moi,  
Et que je hais l'instant où j'ai voulu te suivre.  
Tiens, retourne souper si tu veux : je suis ivre,

Avec amertume.

Ivre-mort.

PIAZZONE.

Soit, brisons nos coupes ; je ne bois  
Plus désormais que l'eau des sources dans mes doigts !

ASCANIO.

Ah ! Piazzone !

PIAZZONE.

C'est vrai : le rire est trop facile.  
Je suis un sot ; pardon. Un vase d'humble argile  
Peut contenir parfois une pure liqueur.  
Verse donc tes chagrins sans crainte dans mon cœur.

ASCANIO.

Tu ne peux pas savoir. Je ne sais pas moi-même.  
Vois-tu bien, il n'y a qu'une femme que j'aime,  
Martha.

PIAZZONE.

Quoi ! c'est....

ASCANIO.

En vain mon orgueil s'en défend.

Ma vie est tout entière aux mains de cette enfant.  
Je sais ce que tu vas me dire, que pour elle  
J'avais une amitié purement fraternelle,  
Et qu'avide des fleurs étranges des cités,  
Je dédaignais ce lys croissant à mes côtés.  
Dans l'enfant qui jouait au foyer de famille  
Je n'ai pas vu d'abord naître la jeune fille,  
Mais j'ai reculé presque, au moment du départ,  
Devant l'obstacle inattendu de son regard.  
Je suis parti pourtant : mais je gardais dans l'âme  
Le rayon bienfaisant de ses yeux, et leur flamme,  
Invisible et discrète, et grandissant toujours,

A dissipé la nuit de mes sombres amours.  
 Mon cœur, comme ce ciel, s'illumine et se dore.  
 C'est la clarté paisible et fraîche ; c'est l'aurore  
 Après les flambeaux vils, qui s'allume au matin,  
 Sereine, et fait pâlir les torches du festin !

PIAZZONE.

Donc cette passion a germé dans l'absence ?

ASCANIO.

La débauche m'a fait comprendre l'innocence.  
 Que de fois j'enviais, dans nos transports cuisants,  
 La fraîcheur d'un baiser sur un front de seize ans !

PIAZZONE.

Ce grand amour, Martha l'ignore.

ASCANIO.

Je l'oublie

Quelquefois, c'est vrai ; vois jusqu'où va ma folie,  
 Et mon esprit s'égaré en ce rêve insensé  
 Hélas ! qu'elle m'attend comme son fiancé.  
 — Mais non : je dois garder mon désespoir fidèle,  
 Et je n'offrirai pas ce cœur indigne d'elle.

PIAZZONE.

Suis-moi donc, et reprends ta chère liberté.

ASCANIO.

Ah ! Dieu ! si tout cela pouvait n'avoir été  
 Qu'un rêve ! Si mes jours reculaient d'une année !  
 Après avoir marché toute la matinée  
 Avec mes deux chiens roux, à travers les grands bois,  
 Si je revenais, gai chasseur, comme autrefois,  
 Les pieds poudreux et las, heureux de ma fatigue...  
 Mais rentrer le front bas, comme l'enfant prodigue,  
 Jamais ! Subir mon frère et son austère orgueil !

PIAZZONE.

Tu dis vrai : viens ; partons. Ne franchis pas le seuil.

## LE GRAND FRÈRE

ASCANIO, regardant fixement Piazzone.

Dois-je donc y trouver quelque malheur ?

PIAZZONE.

Peut-être.

Écoute-moi : tu n'as jamais reçu de lettre  
Depuis un an ?

ASCANIO.

Hélas ! et n'en ai point écrit.

PIAZZONE.

L'aïeul est mort. Pietro, l'hôtelier, me l'a dit.

ASCANIO.

Mort ! Depuis quand ?

PIAZZONE.

Le soir de ton départ.

ASCANIO.

Misère !

PIAZZONE.

Depuis un an Martha reste auprès de ton frère ;  
Et l'on ajoute...

ASCANIO, saisissant le bras de Piazzone.

Ils sont mariés ! Suis-je fou ?

Tandis que, moi, je vais errer on ne sait où,  
Lui n'a pas déserté le foyer, et je pense  
Qu'un si beau dévouement mérite récompense.  
Dieu te protège, frère ! Ah ! l'on a bien raison,  
Le bonheur est pour ceux qui gardent la maison !

Michele parait au fond.

PIAZZONE, l'apercevant.

C'est Michele.

ASCANIO.

Viens, viens, partons.

PIAZZONE.

Non pas. Écoute;  
Malgré tout il me reste encore quelque doute.  
L'aubergiste ne m'a rien affirmé.

ASCANIO.

Comment?

Ainsi tu n'es pas sûr?

PIAZZONE.

Il m'a dit seulement  
Qu'au mois de février Michele et l'orpheline  
Sont allés tous les deux là-bas, vers la Sabine,  
Au pays du vieillard : quand ils sont revenus,  
On les disait époux : il ne sait rien de plus.  
— Ils vivent seuls. — Ami, laisse-moi voir ton frère.  
Par lui nous connaissons la vérité.

ASCANIO.

J'espère

Que tu lui cacheras mon arrivée ici.

PIAZZONE.

Ne crains rien.

ASCANIO.

Je t'attends à deux pas.

PIAZZONE.

Le voici.

Ascanio s'éloigne à droite, dans les arbres.

## LE GRAND FRÈRE

## SCÈNE V

MICHELE, PIAZZONE.

*Piazzone se tient à l'écart, attendant que Michele l'aperçoive.*

MICHELE.

Tandis qu'elle priait, à genoux sur la pierre,  
 Les oiseaux s'éveillaient dans le vieux cimetière.  
 Jeunesse! à l'espérance âge facile et prompt!  
 Le soleil matinal vint caresser son front,  
 Et le vent apportait l'odeur des lauriers-roses.  
 Cédant à l'influence amicale des choses,  
 L'enfant s'est relevée; elle a séché ses pleurs;  
 Je l'ai laissée au bord du bois cueillant des fleurs.  
 Il aperçut Piazzone, qui fait un pas en le saluant.

Ah! Piazzone! c'est vous!

PIAZZONE.

Dieu vous maintienne en joie.

MICHELE.

Et mon frère?

PIAZZONE.

C'est lui, cher seigneur, qui m'envoie.  
 Il n'osait pas venir lui-même.

MICHELE.

Il a bien fait.

PIAZZONE.

Mais il vous a gardé sa tendresse.

MICHELE.

En effet,

Piazzone, il vous sied bien, à vous, de le défendre.

Eh bien, vous lui direz, à ce frère si tendre,  
 Que certe il est pourtant aisé, convenez-en,  
 D'écrire à ceux qu'on aime au moins une fois l'an.  
 C'est un souci trop lourd pour ces jeunes cervelles,  
 N'est-ce pas ?

PIAZZONE.

Je lui dois porter de vos nouvelles.  
 Que lui dirai-je ?

S'avançant vers Michele.

Allez, son cœur n'est pas mauvais.

MICHELE, sévèrement.

Dites-lui que l'aïeul est mort.

PIAZZONE.

Je le savais.

L'hôtelier me l'a dit, au pied de la colline.  
 Vous, dit-on, vous avez épousé l'orpheline ?

MICHELE, après un silence.

C'est vrai.

PIAZZONE.

Recevez donc tous mes vœux de bonheur.

MICHELE, à part.

Il ne reviendra pas me la prendre !

PIAZZONE.

Seigneur,

Le ciel soit avec vous !

MICHELE.

Adieu.

Il rentre dans la maison.



## SCÈNE VI

PIAZZONE, puis ASCANIO.

PIAZZONE, suivant les yeux Michele.

Vertu maussade!

Allons à l'amoureux conter notre ambassade.

ASCANIO, sortant des arbres à droite. Il regarde fixement Piazzone.  
Eh bien ?

PIAZZONE

Il est très-fier, je m'en suis aperçu,  
Et très-bref. A parler sans fard, il m'a reçu  
Comme un chien dans un jeu de paume, et ce fut sage  
A toi de demeurer caché dans ce bocage.  
Il est son mari.

ASCANIO.

Va, j'avais lu dans tes yeux.  
Mon tardif repentir ne méritait pas mieux.

Il s'assied sur le banc de gazon. — Un silence.

Ce matin — je montais le sentier d'aubépines —  
Les cloches du couvent ont sonné les matines.  
Tandis que pâlissaient les étoiles des cieux,  
Lentes, elles vibraient dans l'air silencieux,  
Et par toute la plaine on n'entendait encore  
Que ce tintement clair qui saluait l'aurore.  
Ému, pour écouter j'ai ralenti le pas,  
Et je me suis surpris à penser : Pourquoi pas ?  
A défaut du bonheur l'oubli peut-être habite  
Sous la robe aux longs plis du pâle cénobite.

PIAZZONE.

Bon ! le cloître à présent ! Pauvre garçon, tu veux,  
Pour tuer ton chagrin, te raser les cheveux ;

Et tu crois que l'amour, cet obstiné fantôme,  
Ss laisse exorciser par un verset de psau-me!

ASCANIO.

Qui sait?

PIAZZONE.

Mais c'est stupide. Entends-tu? Moi vivant,  
Tu ne franchiras pas la porte d'un couvent.  
Mais regarde-toi donc dans ce ruisseau limpide :  
Vois tes yeux vifs, ton teint vermeil, ton front sans ride :  
Quand sourit le printemps, veux-tu prendre le deuil?  
Dresse-toi dans ta force et dans ton jeune orgueil!

ASCANIO, tristement.

Ne te souviens-tu pas du chêne centenaire  
Que nous vîmes, percé par un coup de tonnerre?  
L'arbre restait debout; pourtant le feu vainqueur  
Avait tari la sève au plus profond du cœur.  
Malgré ses reins brûlés et sa poitrine ouverte,  
Il arborait l'orgueil de sa frondaison verte;  
Crois-tu qu'il sera vert l'an prochain? Insensé!  
Je suis comme ce chêne où la foudre a passé.

PIAZZONE, la main sur l'épaule d'Ascanio.

Écoute : vers Milan on ouvre la campagne :  
Pars, si tu veux. Partons, plutôt : je t'accompagne.  
Mais laisse aux cœurs d'enfant ce lâche désespoir.

ASCANIO.

Soit; peu m'importe : eh bien, nous partirons ce soir.

Il reste un instant muet, les yeux sur la maison; puis, s'arrachant brusquement à sa rêverie.

Mais va-t'en! va-t'en donc! que fais-tu là? Prends garde  
D'être importun. Pour la dernière fois regarde  
Le toit béni qui t'a vainement attendu,  
Et fuis, fuis à jamais ton paradis perdu!

Il va partir. — Martha apparaît au fond, à travers les branches, cueillant des fleurs. — Piazzone la montre à Ascanio, qui cherche à fuir sans être vu

## SCÈNE VII

ASCANIO, MARTHA, PIAZZONE.

MARTHA, apercevant Ascanio.

Vous !

ASCANIO, à mi-voix, les yeux baissés.

Martha, pardonnez à ma triste folie,  
 Mais, avant de quitter pour jamais l'Italie,  
 Je désirais, ma sœur, vous demander pardon  
 Pour mon départ coupable et mon lâche abandon.  
 Le jour même où j'ai fui la maison paternelle,  
 Vous perdiez votre aieul : j'en apprends la nouvelle.  
 Vous aviez par bonheur un sûr et tendre appui.

Il s'arrête un instant ému.

Je ne veux pas revoir mon frère. Dites-lui  
 D'être indulgent, hélas !

MARTHA.

Quoi ! vous partez encore ?

ASCANIO.

Il le faut : une fièvre intime me dévore.  
 Nous autres, montagnards paisibles, une fois  
 Que nous avons quitté nos ravins et nos bois,  
 Nous n'y revenons plus : toujours inassouvie,  
 L'ambition nous pousse à travers cette vie  
 Ardente des cités, et nous ne pouvons pas,  
 Quand nous sommes partis, retourner sur nos pas.  
 Tandis que je suivrai ma vie aventureuse,  
 Vous prierez quelquefois pour moi ?.. Soyez heureuse.  
 Adieu.

Ascanio s'éloigne rapidement. Piazzone a regardé Martha avec attention. Il  
 s'éloigne aussi, mais lentement, les yeux toujours fixés sur la jeune fille.

## SCÈNE VIII

MARTHA, MICHELE, puis PIAZZONE.

Martha suit des yeux Ascanio, sans pouvoir parler. Elle laisse tomber les coins de sa robe ; les fleurs qu'elle portait roulent à ses pieds : Michele parait sur la terrasse. Il va vers Martha, toujours immobile.

MICHELE.

Qu'as-tu, Martha?

MARTHA.

Votre frère...

MICHELE.

Eh bien, quoi?

Mon frère est de retour?

MARTHA.

Ayez pitié de moi!

MICHELE.

Tu l'as vu? tu l'as vu?

MARTHA, la voix entrecoupée.

Je l'ai vu... tout à l'heure...

Mais il est reparti.

Elle tombe en pleurant sur le sein de Michele.

MICHELE.

Pauvre enfant! Pleure, pleure.

Piazzone est revenu sur ses pas ; il s'est glissé derrière les buissons de droite ; il écoute.

MARTHA.

Il ne reviendra plus. Sans voir que je l'aimais,  
Il est parti.... Parti! cette fois pour jamais!

MICHELE, à part.

Il ne reviendra plus! Dieu clément que j'implore,  
Pardonnez-moi l'espoir que je conserve encore,  
De consoler son deuil et d'être son époux.

PIAZZONE, à part.

Vous mentiez donc? c'est bien!

Il disparaît au fond à droite.

MARTHA, levant vers Michele ses yeux mouillés de larmes.

Oh! vous êtes bon, vous!

## ACTE TROISIÈME

Chambre au premier étage. — Dallage de couleur sombre. — Au fond, large fenêtre à verres maillés. — Porte à droite, reconverte d'une vieille tapisserie. — A gauche, au fond, porte conduisant à la chambre de Martha : une madone avec une branche de buis. — Au mur de droite des armes sont suspendues. — Il fait nuit : la scène n'est éclairée que par une petite lampe, de la forme des lampes antiques. — Au dehors, clair de lune.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

MICHELE, seul.

Il tient à la main une arquebuse, qu'il nettoie. — On entend, au lointain, un appel de clairon.

Encore ! ce n'est pas un rêve qui m'égaré.  
Je la reconnais bien, notre ancienne fanfare ;  
C'est elle : c'est l'appel du clairon dans la nuit.

Il écoute.

Non, plus rien.

Il va à la fenêtre, et regarde à travers les vitres.  
Mais qui donc se glisse là sans bruit ?

Il regarde attentivement. — Un silence.

C'est l'ombre d'un buisson. Je me trompe sans doute.  
— Mais non... non ! l'ombre marche... et traverse la route.  
C'est un homme.

Silence.

C'est lui! c'est encor lui! Seigneur!  
 Que fait-il à rôder autour de mon bonheur?  
 Je ne sais pas quels sont tes desseins, mais prends garde,  
 Ascanio, si ta démente se hasarde  
 Jusqu'à l'enfant que j'aime, et si dans la maison  
 Tu rapportes la honte avec la trahison,  
 Je ne connais plus rien. J'oublierai, — sur mon âme! —  
 Que nous sommes tous deux nés de la même femme,  
 Et si quelque désir funeste te conduit,  
 Tu seras châtié comme un voleur de nuit!

Entre Martha.

## SCÈNE II

MICHELE, MARTHA.

MARTHA.

Que regardez-vous donc là-bas dans la campagne?

MICHELE.

Rien.

MARTHA.

Et cette arquebuse?

MICHELE.

Ah! ma vieille compagne!

Il dépose l'arquebuse à droite.

Elle est un peu rouillée. Eh! c'est qu'aussi voilà  
 Déjà longtemps qu'elle est pendue à ce mur-là,  
 Inactive, à côté de ma longue rapière.  
 — Mais quoi! je vois encor des pleurs sous ta paupière :  
 Tu songes à l'ingrat?

MARTHA, doucement.

Non.

MICHELE.

Bonsoir, chère enfant.

A part, avec un regard vers la fenêtre.  
Je veille.

Il sort à droite derrière la tapisserie.

SCÈNE III

MARTHA, seule.

Elle va tomber à genoux aux pieds de la madone.

Vierge sainte, hélas! mon cœur se fend!  
O mère du Sauveur, divin flambeau de gloire,  
Étoile du matin, lys d'argent, tour d'ivoire,  
Vierge consolatrice, en vous seule j'ai foi!  
Sans lui je ne puis vivre. Oh! ramenez-le moi!  
Dites-lui le secret de mon âme oppressée!  
Qu'il revienne!

La fenêtre s'ouvre doucement. Ascanio, éclairé par la lune, paraît sur le balcon. — Michele soulève lentement la tapisserie.

SCÈNE IV

MARTHA, ASCANIO, MICHELE derrière la tapisserie.

ASCANIO, à demi-voix.

Martha!

MARTHA, se levant.

Dieu! je suis exaucée!

ASCANIO.

Pardonnez-moi. Je sais que j'aurais dû partir  
Sans vous revoir. Mon cœur n'y pouvait consentir.



Fuir sans vous détromper, c'est un trop dur martyre ;  
 J'ai manqué de courage, et je reviens vous dire  
 Que ce cœur misérable, aux angoisses livré,  
 Votre seul souvenir l'avait régénéré,  
 Et que, songeant à vous, ma jeunesse avilie  
 A redressé le front et maudit sa folie !

MARTHA.

Ascanio, c'est vous qui me parlez ?

ASCANIO.

C'est moi,

O ma sœur bien-aimée....

MARTHA.

Oui, c'est bien vous.

Très-bas.

C'est toi!

Derrière la tapisserie, Michele écoute, penché en avant.

ASCANIO.

Si j'évitais vos yeux ce matin, si, farouche,  
 J'ai retenu l'aveu qui tremblait sur ma bouche,  
 C'est que je vous croyais sa femme.

MARTHA.

Y songez-vous ?

ASCANIO.

Oui, Michele avait dit qu'il était votre époux.  
 — C'était faux ?

MARTHA.

Mon époux ? Lui ? Michele ! Folie !  
 Si vous pouviez savoir... oh ! je vous en supplie,  
 Écoutez-moi. Jadis vous ne regardiez pas  
 L'orpheline : vos yeux étaient tournés là-bas,  
 Vers le bonheur lointain des villes, vers Florence.  
 Vous étiez rayonnant d'orgueil et d'espérance :

Moi déjà près de vous j'avais le cœur brisé ;  
 Mais je ne disais rien : je n'aurais pas osé.  
 Aujourd'hui vous souffrez, et des chagrins sans nombre  
 Ont fait votre front pâle et votre regard sombre ;  
 Je serai moins timide, et c'est votre douleur,  
 Ami, qui m'enhardit à vous ouvrir mon cœur :  
 Je vous aime.

ASCANIO.

Martha ! je comprends mal sans doute.  
 Ne parlez pas ainsi. Par le ciel qui m'écoute !  
 Je jure que jamais, en pénétrant ici,  
 Je n'ai fait ce rêve... ah ! ne parlez pas ainsi !  
 Cet aveu que ma bouche hésitait à vous faire,  
 C'est moi qui l'entendrais de votre lèvre chère,  
 Quand je n'espérais pas même votre pitié !  
 Non, je dois souffrir seul, seul être châtié.  
 Humble et coupable, c'est un pardon que j'implore ;  
 Être aimé, ce serait bien plus terrible encore !  
 Non, vous ne m'aimez pas.

MARTHA.

Mais je ne comprends rien

A vos paroles.

ASCANIO.

Ah ! vous me comprendrez bien —  
 Oui, Michele a menti, mais ce mensonge même  
 Nous sépare à jamais, Martha ; car il vous aime.

MARTHA.

Il m'aime ?

ASCANIO.

Je le sais maintenant : je le vois.  
 Ah ! pour qu'il ait menti pour la première fois,  
 Ce cœur le plus loyal que je connaisse au monde,  
 Il fallait qu'il souffrit d'une amour bien profonde !

! Pendant toute cette scène, on devine la présence de Michele derrière la tapisserie ; par instants il la soulève et se montre au spectateur.

MARTHA.

Il m'aime ?.. comme un frère.

ASCANIO.

Oh ! non ! comme un amant ;

Et j'en avais déjà le sourd pressentiment,  
Même avant mon départ... Il pressentait sans doute  
Aussi que je pourrais me trouver sur sa route ;  
— Je ne puis l'en blâmer. — Il craignait mon retour,  
Et son amour avait deviné mon amour.

MARTHA.

Il connaissait le mien. Il a ce matin même  
Reçu ma confiance : il sait que je vous aime.

ASCANIO.

Il le sait ! Doutez-vous encor qu'il soit jaloux ?  
Vous n'avez pas le droit d'hésiter entre nous.

MARTHA.

Que dites-vous ?

ASCANIO.

Non, non : Michele seul est digne  
De vous : c'est le mari que le ciel vous désigne.  
Si vous pouviez savoir où j'ai traîné mes pas,  
Votre chaste fierté ne pardonnerait pas,  
Et vous détourneriez les regards !

MARTHA.

Quoi qu'on fasse,

Il n'est rien ici-bas que le remords n'efface.  
Ces fautes d'un instant, vous vous en repentez :  
Elles n'existent plus, si vous les détestez.

ASCANIO.

Elles n'existent plus ! En êtes-vous bien sûre ?  
Avez-vous pu sonder ma profonde blessure ?

O vierge du foyer, qu'un bon ange défend,  
Je ne mérite pas ton chaste cœur d'enfant!

MARTHA.

Vous êtes bien cruel.

ASCANIO.

Un seul instant compare  
Tout ce qui vous unit, tout ce qui nous sépare.  
— Nous avons tous les deux au front même pâleur ;  
Mais moi c'est la débauche, et lui c'est la douleur :  
C'est le secret gardé dans son âme meurtrie.

MARTHA.

Il ne peut pas m'aimer : ah ! tais-toi, je t'en prie !

ASCANIO.

Lui, c'est l'honneur, c'est le devoir, c'est la fierté !  
C'est aussi la tendresse et la fidélité !  
A ce pur dévouement voudrez-vous être rude,  
Et comme moi, payer ses soins d'ingratitude ?  
Oui, si nous nous aimions, nous serions bien ingrats !  
Non, n'est-ce pas, ma sœur, vous ne le voudrez pas ?  
Michele, visible pour le spectateur, a écouté avec émotion ces derniers vers.

MARTHA.

Voyez-vous, je ne suis, moi, qu'une pauvre fille.  
Pourquoi ne pas sourire à l'aurore qui brille ?  
Je vous aime ardemment : je ne veux rien savoir ;  
Quand je parle d'amour, vous parlez de devoir !

ASCANIO, ému.

Martha !

Voyant entrer Michele.

C'est lui !

## SCÈNE V

ASCANIO, MARTHA, MICHELE.

Depuis un instant, Michele pâle, souriant, a soulevé la tapisserie et s'est avancé dans la chambre.

MICHELE.

Tu vas nous expliquer peut-être,  
Frère, à quoi bon rentrer ainsi par la fenêtre,  
La nuit, furtivement? Singulière façon,  
De revenir, méchant enfant, dans ta maison!

ASCANIO.

Tu ne me maudis pas? Ah! comme tu te venges!

MICHELE.

Ainsi que tes départs, tes retours sont étranges;  
Mais sois le bienvenu.

ASCANIO.

Michele, en vérité,  
Je craignais ton courroux moins que cette bonté!

MICHELE.

Tu ne m'embrasses pas? Pourquoi donc?

ASCANIO.

Grâce! grâce!

Je n'ose même pas te regarder en face.  
Frère, j'étouffe : ah! dût mon cœur se déchirer,  
Faites, faites, mon Dieu, que je puisse pleurer!

MICHELE.

Cher petit!

ASCANIO, fondant en larmes et se jetant sur le sein de Michele.

T'ai-je fait la vie assez amère?

Ah! prends-moi dans tes bras, berce-moi, mon grand frère,  
Comme lorsque j'étais un tout petit enfant!

Un silence.

MICHELE.

Si tu veux fuir encor, Martha te le défend.

ASCANIO.

Ah! par exemple! Non! non! c'est assez de honte!

MICHELE.

Comment?

ASCANIO.

Non! La rougeur au visage me monte!

Crois-tu que je voudrais pour dernier déshonneur,  
Michele, te voler lâchement ton bonheur?

J'ai compris ton amour. Pardonne. Ah! quand j'y songe...

MICHELE.

Mon amour?

ASCANIO.

Oui, sinon, à quoi bon ton mensonge

Cé matin? à quoi bon te dire son époux?

A quoi bon m'éloigner, si tu n'es pas jaloux?

MICHELE.

Moi jaloux! ce serait bien mal payer ma dette  
De bonheur. Tu sais bien que c'est ma sœur cadette;  
C'est ma fille, et tu veux railler à mes dépens.

Sur un geste d'Ascanio.

A quoi bon t'éloigner? dis-tu. Je m'en repens,  
Car j'avais tort. Mais tu me comprendras, j'espère.

Je faisais mon devoir de tuteur et de père.

Je redoutais un peu de voir un beau matin

Reparaître un joyeux et galant libertin...

J'étais trop défiant, frère : je m'en accuse.

## LE GRAND FRÈRE

ASCANIO.

Crois-tu qu'il suffira de cette faible ruse  
 Pour me donner le change? Ah! j'en fais le serment,  
 Je n'accepterai pas ce dernier dévouement.  
 C'est assez de bienfaits!

MICHELE.

L'insistance est nouvelle;  
 Je ne sais quel démon te trouble la cervelle.  
 Voyons, rassurez-le, Martha; dites-lui bien  
 Que vous êtes ma fille.

ASCANIO.

Elle ne répond rien!

MARTHA.

Michele, si vraiment vous aviez dans votre âme  
 Le dessein de choisir l'orpheline pour femme,  
 Doutez-vous de mon cœur?

MICHELE, à part.

Le supplice est trop grand!

MARTHA.

C'était la volonté de mon aïeul mourant.

MICHELE.

Sa volonté, c'était ton bonheur, sois-en sûre.  
 A quoi bon prolonger, frère, cette torture?

Conduisant Martha à Ascanio.

Allez! vous êtes fous tous deux. Sur mon honneur,  
 Vit-on jamais ainsi marchander son bonheur?

Bruit au dehors. — On voit briller des torches. — Appel de clairon.

Michele fait un mouvement, et va vers la fenêtre.

Je ne me trompais pas.

SCÈNE VI

ASCANIO, MARTHA, MICHELE, PIAZZONE.

PIAZZONE, entrant, avec le pourpoint de buffle et l'épée.

La guerre est déclarée.

On lève des soldats par toute la contrée.  
Fatigué de la paix trop chère aux Médicis,  
Chacun décroche encor les vieux mousquets noircis  
Pour le duc de Mantoue et la France.

MICHELE.

La guerre!

Regardant au dehors.

Où, tous ils ont été mes compagnons naguère;  
Oui.

PIAZZONE.

Votre frère et moi nous partons cette nuit.  
C'est l'ancien lieutenant Zoppa qui nous conduit.

MARTHA.

Quoi?

PIAZZONE, à Ascanio.

Je viens te chercher : tu tardais à paraître.  
Pour moi joyeusement je me transforme en reître.  
Allons, viens-tu?

MICHELE.

Piazzone, es-tu fou? Mais c'est moi  
Que tu viens chercher.

PIAZZONE.

Vous?



MICHELE.

Oui; je pars avec toi.

ASCANIO.

Que dis-tu ?

MICHELE.

Celle, ami, dont j'ai l'âme occupée,  
 Ce n'est pas une femme, hélas ! c'est mon épée,  
 Et mon chagrin muet, tu l'avais mal compris.  
 Tiens ! Martha tout à l'heure encore m'a surpris  
 Tenant entre les mains cette autre camarade,

Il montre l'arquebuse.

Et, malgré moi, rêvant d'assaut et d'embuscade.  
 Combien de fois, le soir, les pieds sur les chenets,  
 J'ai souhaité reprendre un jour le vieux harnais !  
 Voilà tout le secret de ma mélancolie :  
 J'entendais, souvenirs que jamais on n'oublie,  
 La clameur des clairons et le bruit des tambours,  
 Et, malgré mon bonheur, je revoyais toujours  
 Nos tentes, dont le vent faisait claquer les toiles,  
 Et les feux du bivouac, sous le ciel plein d'étoiles !

A Ascanio.

Jadis je te grondais quand tu voulais fuir. Vois,  
 Tu peux me retourner mes sermons d'autrefois.  
 C'est moi qui maintenant veux courir l'aventure.

MARTHA.

Restez auprès de nous, ami, je vous conjure !

MICHELE.

Non, adieu... le temps presse. On nous attend là-bas.

Il prend l'épée au mur et la boucle autour de ses reins.

ASCANIO.

Michele !

MICHELE.

Si j'échappe aux hasards des combats,  
Je reviendrai vieillir dans l'ancienne demeure.  
Martha, ne pleure pas : vois, est-ce que je pleure ?  
Vous me verrez bientôt, et, las de guerroyer,  
Le soldat reprendra sa place au cher foyer,  
Et vos enfants joueront avec ma barbe grise.

Il embrasse Ascanio et Martha.

Vous vous aimez. Soyez heureux !

Il va à droite prendre son arquebuse.

ASCANIO.

Dieu te conduise !

PIAZZONE, s'approchant de Michele, à mi-voix.

J'y vois clair : je ne suis pas un amoureux, moi.  
Hélas ! je vous ai fait souffrir. Pardon.

MICHELE, un doigt sur les lèvres, désignant le groupe des jeunes gens.

Tais-toi.

Appel de clairon au dehors.

FIN